

## SOIRÉE CASTILLANE

*Vagues, comme un reflet très doux des porcelaines,  
De lumineux éclats d'astres, demi-voilés,  
Caressent doucement sous les cieux constellés,  
L'immobile verdure des pâles marjolaines.*

*Aussi, dans le silence on entend vers les blés,  
Le grand vol alourdi des nocturnes phalènes,  
Pendant qu'au loin les voix pures des madrilènes  
Résonnent sur la route aux sables grivelés.*

*Un franc toréador rêvant de ses parades,  
Sourit en son parterre orné de balustrades,  
Où l'onagre fleurit près des alcarazas.*

*Et la brise du soir, divine éolienne !  
Éveillant des parfums le long des mimosas,  
Vibre dans les sons d'or d'une tyrolienne.*

*Arthur de Bussières*

## LA CLOCHE QUI PLEURE (\*)

CONTE ACADIEN

Sous le règne de Georges II, roi d'Angleterre, se consumma l'attentat le plus monstrueux que puisse rêver l'imagination la plus perverse, l'esprit le plus inventif en tortures physiques et morales.

S'appuyant sur des données fausses, mensongères, la plupart des historiens anglais rééditèrent et rééditent aujourd'hui encore les supplices de l'Inquisition, du martyr de Galilée, rendant la Papauté, l'Eglise catholique, responsables des monstruosité commises par les rois d'Espagne Ferdinand V dont Torquemada était l'âme damnée, et Philippe II ; par le roi de France Louis XIII ou sous son règne, quant à Galilée.

En vain, les découvertes, aux Archives du Vatican et à celles de Madrid, de pièces prouvant que Paul II et Sixte IV au XVI<sup>e</sup> siècle, et Clément VII au XVII<sup>e</sup> siècle, menacèrent les puissants rois d'Espagne d'excommunication s'ils ne cessaient leurs cruautés ; en vain, les pièces du procès de Grenoble, établirent que le pape Urbain VIII délégua un chanoine auprès de ce tribunal en faveur de l'astronome de Pise ; pour le fanatique, ces preuves ne servent de rien ; il affecte une profonde commisération pour les innocentes victimes ; il feint d'ignorer ce que tous connaissent ; il montre une grande indignation contre les papes cruels, et se voile vertueusement la face au seul nom de Rome.

Que si vous lui prouvez sa mauvaise foi, c'est un tolle général : pour un peu, ces fétichistes d'un réformateur croquant dans des lieux d'aisance après une de ses orgies sans nom (1), ressusciteraient contre l'audacieux les effroyables tortures de Torquemada.

Seuls, ils ont le monopole de la vertu ; seuls, ils sont infailibles ; leurs récits émus de la tyrannie pontificale rappellent les périodes ronflantes de Caton, de Salluste, de Cicéron en faveur des esclaves, des malheureux—alors que ces parangons de justice et d'équité soumettaient des milliers de leurs semblables, des provinces entières, au joug le plus cruel !

\* \*

En 1755, un homme néfaste représentait, en Acadie, le gouvernement d'un peuple fourbe à ce point, que les nations ne le désignent que sous le nom de : *Perfide Albion*. L'Anglais poursuivait la conquête de notre pays en attendant qu'un roi corrompu, dissolu, faux-monnayeur, Louis XV, vendit nos vaillants ancêtres.

Le gouverneur de l'Acadie, le misérable Lawrence, était vraiment le digne représentant de la race la plus froidement cruelle que la terre ait portée.

Avait-il lu les exactions des Proconsuls de Rome expirante ? On le croirait : et s'il fallait dire lequel, de lui ou de Salluste, fut le plus méchant, le plus barbare, le plus sanguinaire, le plus rapace, on se trouverait bien embarrassé.

(\*) Tous droits réservés.

A l'inhumain Lawrence, il fallait de l'or : pourquoi ne prendrait-il pas les fortunes, pourquoi ne vendrait-il pas les biens de ses administrés, ces Français détestés ?... Pourquoi donc s'en trouvait-il en ce pays ?

Il connaît la vaillance de ce petit peuple : il le redoute, et avec raison. Il lui faut s'essayer à son métier de bourreau : il dévaste l'île Saint-Jean (improprement appelée aujourd'hui l'île du Prince-Edouard), s'empare des animaux de ferme qu'il vend à son profit, du peu d'argent que sa soldatesque trouve, enfin, des immeubles mêmes des colons de l'île.

Quand à ceux-ci, il leur fait subir mille outrages et les disperse avec toutes sortes de raffinements de cruauté.

Tout lui a souri ; il dispose de la force, il ne rend aucun compte à son pays de son administration éhontée, les difficultés de communications lui assurent l'impunité durant assez longtemps pour qu'il mène à terme son plan infernal.

Ce Cromwell au petit pied poursuit ses exploits : voulant un semblant de prétexte, il force à l'apostasie nos malheureux compatriotes ; devant les horreurs de la grande Révolution, il impose aux prêtres un serment de renégats—qu'ils ne prêteront pas, les vaillants !

Les Acadiens sont accablés, on les maltraite de la façon la plus atroce : on emprisonne leurs prêtres ; et ces humbles héros, nouveaux confesseurs et sublimes martyrs, en s'en allant, conjurent leurs paroissiens en larmes de rester catholiques.

C'était le secret désir du tyran : d'ailleurs, les Acadiens eussent-ils apostasié, leur sort était décidé quand même, ils devaient disparaître.

Les années 1757 et 1758 furent terribles. Des plumes autorisées ont décrit ces jours sombres : chaque page de cette histoire devrait s'écrire avec du sang !...

\* \*

Tout à l'extrémité Est, là-bas, au bout du territoire canadien sur les bords duquel vient déferler en furie, ou murmurer dans ses langueurs, le vaste Océan Atlantique, se trouvait en un site admirable, la jolie ville de Louisbourg.

Bâtie à l'Est du Cap Breton, elle était assise sur une pointe rocailleuse dominant les flots, flanquée au Nord par un bras de mer que pouvaient balayer les batteries croisées de la place, à l'Est et au Sud-Ouest protégée par la mer, accessible seulement par une langue de terre étroite à l'Ouest.

Sur cette bande, un fort mur avait été construit, les surprises n'étaient donc guère possibles.

Les défenseurs n'étaient point nombreux, la population totale de la ville ne dépassant pas deux mille âmes ; la garnison, en y comprenant les matelots, ne s'élevait qu'à cinq mille six cents hommes. Dix vaisseaux de guerre gardaient le port ; les troupes de terre comptaient deux mille sept cents hommes.

Il fallait absolument que l'ennemi s'emparât de cette place, vrai nid de corsaires, d'où partaient à chaque instant de hardis fibustiers faisant main basse sur les navires anglais ; et Dieu sait s'ils en capturèrent !

Quatorze mille hommes furent employés au siège de cette dernière place forte de l'Acadie, tandis qu'une formidable escadre, comptant seize mille marins, attaqua par mer. Des prodiges furent opérés par les Français ; les maisons tombaient l'une après l'autre, le feu se mettait aux décombres : on ne songeait point à se rendre à Louisbourg !

Du deux juin 1758 au vingt-six juillet, nos compatriotes résistèrent : rien ne venait de France, nul secours n'en serait envoyé.

Il ne restait pas pierre sur pierre de cette jolie petite ville ; son mur, à l'Ouest, ne présentait qu'un amoncellement confus de pierres éparses, de brèches béantes ; les rochers, de côté de la mer, étaient brisés, déchiquetés, noircis.

Aujourd'hui, on n'aperçoit plus qu'une petite roche battue et souvent recouverte par la vague, alors que dans le temps ce roc puissant couvrait efficacement une partie du Sud-Est de la ville : c'est, maintenant la Roche Noire.

Le vingt-six juillet, il fallut capituler...

L'histoire doit être racontée simplement, sans ombre de parti-pris, sans la moindre partialité : ainsi est écrite l'histoire de larmes et de sang de cette partie de notre pays.

Mais le barde, le ménestrel, trouvent dans leur cœur des accents émus pour les persécutés, des éclats terribles pour l'opresseur, des périodes méprisantes pour les lâches ! Ils se servent de l'histoire pour fixer un fait, créer un drame, exalter un héros, faire surgir de la tombe un peuple écrasé, le dresser sanglant et vengeur devant ses bourreaux.

Qu'avez-vous fait de nos frères, peuple haineux, race de mécréants, marchands de chair humaine jusqu'au siècle passé, élevant vos fortunes, vos monuments, vos villes, sur les cadavres et dans la boue du sang ?

Vos immenses possessions forment un monde dans le monde : c'est une anomalie étrange en ce XIX<sup>e</sup> siècle, appelé par dérision le siècle de la Liberté ! Déjà, ce vaste empire vermoulu craque dans ses fondements : les Indes, étouffées sous la botte de vos soldats, vampires jamais rassasiés, tressaillent dans leur abjection ; en Afrique, vous tremblez pour l'Egypte ; le Congo paraît vouloir vous échapper, l'Océanie compte ses forces ; et ici, ici même ?...

Tant de larmes ont coulé depuis l'Irlande jusqu'à nous ; tant de prières sont montées vers le Ciel contre vous ; tant de supplications ont porté vos froides cruautés au pied de l'Eternel ; mais surtout, tant de malédictions sont attachées à votre nom infâme, que la rage vengeresse, soufflée de Là-Haut, vous broiera, vous pulvérisera à votre tour !

Oh ! puisse cet instant béni arriver bientôt !... ou que vous reveniez à cette Religion du Christ que vous avez bannie.

*Jimin Picard*

(A suivre)

## RÉVERIE

Dédiée à Mlle Maria T...

Dans ce monde où tout penche  
Vers un centre meilleur  
La fleur est pour la branche  
Et l'ami pour le cœur.

Tout est calme autour de moi. bercée par les souvenirs qui se pressent à mon esprit, je laisse mon imagination voyager à travers les pays du rêve où je la suis.

Elle me transporte d'abord au pensionnat qui vit s'écouler mes jeunes années, où j'appris à aimer Dieu et tout ce qui est grand, noble et beau. C'est là que j'acquis les connaissances utiles ou agréables qui constituent une bonne éducation. Mille fois bénis soient mes parents bien-aimés pour les sacrifices qu'ils se sont imposés afin de me la procurer ! Je revois, par la pensée, mes anciennes maîtresses si bonnes, si dévouées, ainsi que les compagnes qui partagèrent mes travaux et mes jeux. Aux unes, je garde un souvenir reconnaissant, aux autres une pensée d'amitié. Je ne rencontrerai sans doute plus la plupart de ces compagnes, entraînées que nous sommes par le tourbillon de la vie. Plusieurs sont retournées là-haut, avant même d'avoir connu le monde ; d'autres, après avoir trempé leurs lèvres à sa coupe enchanteresse, en ont découvert toute l'amertume et elles se sont envolées vers la Patrie où l'on ne souffre plus ; quelques-unes, mes aînées, ont voué leur vie à la prière et au recueillement en répondant, par un généreux sacrifice, à l'appel du divin Epoux, tandis que d'autres ont enchaîné leur destinée par des liens non moins sacrés. Mais une, entre toutes, m'est restée bien chère, et son doux souvenir est venu souvent charmer mes heures d'exil. Sa précieuse et constante amitié a été le rayon de soleil de mon existence pendant les deux années que j'ai passées loin du sol natal. Aussi, quelle joie lorsque le facteur m'apportait ses missives aimées que je ne pouvais me lasser de lire et de relire.

Oh ! qu'il est doux lorsqu'on est loin de son pays,